

SOCIÉTÉ

Pansexuel, gender fluid, non binaire... : au sein de la nouvelle génération, une révolution des identités

AGNÈS LECLAIR @AgnèsLeclair

À tout juste 13 ans, Anaïs (1) refuse d'être « enfermée » dans une identité genrée. En famille, le sujet est venu sur la table un soir de printemps, au dîner. Sans préavis, l'adolescente déclare qu'elle souhaite se rendre à la Gay Pride, aujourd'hui renommée Marche des fiertés. « Mais... tu penses que tu es gay ? Tu ne nous en avais jamais parlé ! », s'exclame son père, Victor. Étonné, le quadragénaire parisien, créateur d'une agence de design, se dit alors prêt à accueillir un coming out avec bienveillance. « Mais t'es tellement has been ! Comment tu peux poser cette question en 2021 ? », s'agace l'adolescente, élève en cinquième dans un collège catholique du centre de Paris. Ça n'a rien à voir. Je suis gender fluid. » Soit une personne qui ne se caractérise pas par un genre fixe, mais qui va varier au fil du temps. En une réplique, la fille de Victor venait de pulvériser ses schémas de pensée. Lui, le papa poule, si à l'écoute de ses enfants, s'est senti appartenir à un autre monde.

Près d'un quart des 18-30 ans (22%) ne se sent ni homme ni femme, pointait une enquête de l'Institut français d'opinion publique (Ifop), parue en novembre 2020. Même si la plupart des adolescents restent très « normés », l'interrogation sur le genre est un phénomène en pleine expansion. Tout comme le recours à des catégories très précises de sexualité pour se définir et affirmer son identité. À l'Inter-LGBT, on observe la tendance avec une pointe de surprise sur son ampleur. La dernière Marche des fiertés, en juin – celle où Anaïs s'est rendue –, a été submergée par « un océan d'adolescentes ». « Des dizaines de milliers », s'étonne Laurène Chesnel, une des représentantes de l'Inter-LGBT, habituée à voir défiler un public plus adulte.

« Pourquoi toutes ces jeunes filles en questionnement se retrouvent plus dans nos valeurs que dans celles d'autres mouvements militants ?, s'interroge-t-elle. Si certaines s'affirment comme lesbiennes, la question centrale, c'est le refus de l'organisation binaire de la société. Une nouvelle génération vient questionner l'approche traditionnelle du féminisme par le biais de la non-binarité. Alors que les féministes des années 1960-1970 avaient pour objectif de faire évoluer la condition des femmes, la génération actuelle refuse la case "femme". Peut-être que les adolescents ont le sentiment qu'ils ne peuvent pas changer le monde et choisissent de se changer eux-mêmes à la place... »

Oubliez 50 Nuances de Grey ! En juin, le réseau social Yubo, présenté comme un Tinder de l'amitié pour les 13-19 ans, a décidé d'intégrer 35 nuances de genres dans son application. Ses membres peuvent désormais se définir comme « agenre », « polygenre », « bigenre » ou encore « gender questioning », pour les plus indécis...

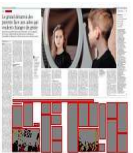
Sur TikTok, les vidéos sur le style vestimentaire non binaire cumulent des millions de vues. Le hashtag #Comphet, qui dénonce l'injonction à l'« hétérosexualité obligatoire » fait un carton. Signe des temps, la maison d'édition DC Comics vient d'annoncer par communiqué la bisexualité de Jon Kent, fils du super-héros américain Superman. Sur la nouvelle scène musicale, on célèbre plus que jamais – n'oublions pas les androgynes David Bowie et Prince – la diversité des identités et des penchants amoureux. Comme la chanteuse de Christine and The Queens, rebaptisée « Chris » pour s'affranchir de la dualité homme-femme.

Pour sa part à l'aise avec sa féminité, Juliette, 17 ans, affirme avec son assurance de bonne élève,

qu'elle ne « s'identifie pas comme hétérosexuelle » mais comme « pansexuelle ». « Je suis attirée par la personnalité des gens plus que par leur genre. Homme, femme, personne non binaire... peu importe, décrit-elle. C'est quelque chose dont je parle beaucoup autour de moi et qui me semble de plus en plus intégré dans la "normalité". » En terminale dans un grand lycée versaillais, elle a le sentiment de participer à « une dynamique de déconstruction des codes sociaux ». « Homme-femme, masculin, féminin... Aujourd'hui, on se rend compte que les choses sont beaucoup moins binaires. On peut se sentir ni homme ni femme ou alors cela change selon la période », dit-elle.

Nom, prénom, mail et... prénom : dans les clubs de son lycée, la fiche de renseignements pour les nouveaux inscrits s'est adaptée. Comme c'est déjà le cas sur Instagram par exemple, on peut cocher la case « il » ou « elle », mais aussi le neutre « iel ». « Moi, je me considère comme une femme et j'utilise le pronom elle. Mais cette démarche me semble importante, car cela peut mettre très mal à l'aise de ne pas être appelé par le bon pronom », plaide l'adolescente.

À quoi bon casser les codes pour en réinventer d'autres, toujours plus étroits ? Loin de se laisser déstabiliser, la jeune fille riposte : « Quand on est dans cette phase de l'adolescence et qu'on se cherche, cela permet de mettre des mots sur ce que l'on ressent. Ces définitions de plus en plus précises aident à se reconnaître. On peut se dire : "Je ne suis pas bizarre" ou "Je ne suis pas exclu", car il y a un mot qui existe pour cela. Dans une société où l'on peut encore être discriminé sur ces sujets, c'est important. » Sa mère, moins enthousiaste, tente de mettre l'adolescente en garde contre l'influence des réseaux sociaux « qui enferment dans des bulles de certitudes ».



Alors qu'elle s'apprête à souffler ses 18 bougies, faut-il relire le parcours de Juliette à la lumière des bouleversements sociétaux qui ont marqué ces dernières années ? Née après l'adoption du pacs, elle a fêté ses 9 ans au moment de la bataille du « mariage pour tous ». En 2016, alors âgée de 12 ans, elle n'a certainement pas vu passer la loi simplifiant le changement de sexe à l'état civil en France. Mais, quand Juliette a eu 13 ans, la vague de dénonciation des violences sexuelles #MeToo sur les réseaux sociaux ne lui a pas échappé. Autant de changements qui ont une influence sur les états d'âmes des ados ? « Ces débats ont baigné leur enfance. Aujourd'hui, quand une petite fille dit vouloir épouser sa meilleure amie quand elle sera grande, on ne lui répond plus : "Ce ne sera pas possible". Les adolescents ont grandi dans un environnement qui a changé et s'en font aujourd'hui l'écho. Ils sont le miroir des interrogations qui ont été amorcées par les adultes, notamment depuis les travaux de la théoricienne Judith Butler sur la dissociation du genre et du sexe aux États-Unis », pointe le docteur Jean Chambry, président la Société française de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Le pédopsychiatre Pierre Lévy-Soussan fait lui aussi le lien avec l'actualité de ces dernières années, en portant un regard plus inquiet sur ses répercussions. « Depuis l'adoption par les couples de même sexe ou la vague MeToo, la sexualité est devenue "identitaire" : un combat. Cela fait violence sur l'enfance et les processus adolescents : leur intimité est un nouveau champ d'expression du politique », alerte-t-il.

De Trystan Reese, « l'homme enceint » transgenre qui a médiatisé sa grossesse en 2017 aux États-Unis, au chanteur Bilal Hassani - coiffé d'une perruque blonde platine - pour représenter la France à l'Eurovision, « de nouvelles catégories identitaires sont de plus en plus présentes dans l'espace public, note de son côté Serge Hefez (2), psychiatre et thérapeute familial à la

Pitié-Salpêtrière, à Paris. *Même s'il s'agit d'un pourcentage infime de la population, les marges interrogent toujours la norme. D'autant que cette interrogation rejoint un chantier devenu majeur aujourd'hui, celui de la remise en cause de la domination masculine et de l'égalité entre les hommes et les femmes* ».

Volonté d'en finir avec les modèles traditionnels ? Contagion sociale ? Crise d'ado version XXI^e siècle ? Dans sa consultation au Ciapa (Centre intersectoriel d'accueil pour adolescent), le docteur Jean Chambry reçoit notamment des jeunes garçons en crop top avec les ongles vernis, aussi apprêtés que les Incroyables de la France du Directoire. « Ils peuvent me regarder droit dans les yeux en disant qu'ils sont hommes, et ils ont besoin d'être reconnus comme tels. C'est leur manière de jouer avec les stéréotypes », explique-t-il, rassurant. Reste à savoir si ce jeu est anodin. Tous les pys n'en sont pas si sûrs, surtout quand ces revendications émergent dès le primaire. « Ces nouvelles catégories sur le genre et l'identité sexuelle viennent devancer, voire figer dans des cases, un questionnement classique de l'enfance et de l'adolescence. C'est une vraie perte de liberté psychique. Le processus d'interrogation, classique à ces âges, si important pour se construire, peut en être bloqué. Cette culture leur impose de passer du "jeu" au "je" d'une identité : elle fige le sujet à un âge où l'on a besoin de chercher, de se chercher », alerte le pédopsychiatre Pierre Lévy-Soussan.

Quelles sont ma part de féminin et ma part de masculin ? Comment me définir par rapport à l'autre sexe ? « Il s'agit d'interrogations normales chez l'enfant et la différence des sexes fait partie des altérités les plus angoissantes pour l'adolescent, souligne-t-il. Aujourd'hui on leur propose des réponses toutes faites en écho au discours identitaire sur la sexualité. » Le pédopsychiatre Christian Flavigny (3) dénonce de surcroît l'importa-

tion en France d'une rhétorique militante venue des États-Unis, adoptée par les ados comme une « carapace sociale ». « Notre culture ne nous incitait pas à tout ranger dans des catégories, car elle porte un regard plus fin et moins jugeant sur la diversité, relève-t-il. Malheureusement, ce besoin de se mettre dans des cases pour s'exprimer gagne du terrain. » ■

(1) Les prénoms ont été changés.

(2) Transitions. Réinventer le genre (Calmann-Lévy).

(3) Le Débat confisqué.

PMA, GPA, bioéthique, « genre », #MeToo... (Salvator).

“ Je suis attirée par la personnalité des gens plus que par leur genre. Homme, femme, personne non binaire... peu importe ”

JULIETTE, 17 ANS

Depuis l'adoption par les couples de même sexe ou la vague MeToo, la sexualité est devenue « identitaire » : un combat. Cela fait violence sur l'enfance et les processus adolescents : leur intimité est un nouveau champ d'expression du politique

PIERRE LÉVY-SOUSSAN,
PÉDOPSYCHIATRE





Marche des fiertés,
le 4 juillet 2020,
à Paris.

LIONEL PRÉAU/RIVA PRESS



Un slogan pansexuel
brandi par
des manifestants
lors de la Marche
des fiertés,
le 1^{er} juin 2019,
à Nantes.

J. LUSSEAU/HANS LUCAS

